

## *Revue française de Psychanalyse*

### **Arguments des thèmes des numéros à venir**

#### **Programmation**

#### **2026**

**numéro 3/2026** : Détresse(s)

argument ci-dessous, publié en octobre 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2025

**numéro 4/2026** : Retrouver la réalité, un but pour la cure ?

argument ci-dessous, publié en février 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2026

#### **2027**

**numéro 1/2027** : De « L'avenir d'une illusion »

argument ci-dessous, publié en février 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2026

**numéro 2/2027** : Transferts

argument ci-dessous, publié en août 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2026

**numéro 3/2027** : Temps mêlés, temps démêlés

argument ci-dessous, publié en octobre 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2026

## Les arguments des thèmes programmés

**RFP 3/2026**

**Argument du thème : Détresse(s)**

**Date limite des manuscrits : 15/11/2025**

Rédacteurs

Monique SELZ\*

21 rue Castagnary 75015 Paris – [monique.selz@gmail.com](mailto:monique.selz@gmail.com)

Pilar PUERTAS TEJEDOR\*\*

Vda de Epalza 8-3º Madrid 48005 Espagne – [pilpuertas@gmail.com](mailto:pilpuertas@gmail.com)

Coordination

Sabina Lambertucci-Mann

Martine Pichon-Damesin

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,  
pas l'eau que le verre contient  
ce qui est brisé, c'est le verre  
et l'eau sur le sol se répand.*

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,  
pas la lumière qui soutient le jour :  
ce qui est brisé c'est le temps  
et dans l'ombre il s'enfuit<sup>1</sup>*

La détresse est une notion tout à fait centrale dans le développement de la pensée freudienne. La référence *détresse* est présente dans le livre « Traduire Freud » (1989) et renvoie au terme allemand *die Not*. Cependant, si l'on se réfère à l'Index général des Œuvres complètes de Freud (2022), la référence *détresse* n'apparaît plus. Par ailleurs, dans le Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis (1987), celle-ci existe mais sous la forme *état de détresse*, traduction du terme allemand *die Hilflosigkeit*. La traduction littérale de ce terme peut être « état d'absence d'aide », donc le sans-aide ou le *désaide* comme le propose Jean Laplanche (1987). Si pour Otto Rank (1924) c'est l'état initial du nourrisson soumis au traumatisme de la naissance, l'état de détresse spécifie la prématurité du nourrisson, dans l'impuissance originelle totale face à ses besoins, incapable d'accomplir l'action spécifique susceptible de mettre fin à la tension interne et donc de s'auto-suffire. Cette impuissance est génératrice d'une souffrance par débordement du système pare-excitation que seul l'objet est susceptible de faire cesser par l'accomplissement de l'*action spécifique*. Le nourrisson est donc totalement dépendant de cet

---

\* Psychanalyste, membre de l'APF.

\*\* Psychanalyste, membre de l'APM (Association psychanalytique madrilène).

<sup>1</sup>Emilio Prados, 1937, extrait d'un chant écrit en pleine guerre espagnole où l'état de détresse est bien exprimé par le poète.

objet omnipotent. Le terme d'*action spécifique* est utilisé par Freud dès ses premiers écrits, en particulier dans le *Projet d'une psychologie* (1950 [1895]). Par la suite, cette détresse inaugurale du bébé devient le prototype de toute situation traumatique. Et l'état de détresse, provoqué par tout traumatisme vécu comme sans issue, influence de façon décisive la structuration du psychisme, voué entièrement à se constituer en relation avec l'autre. Le partage, la communication, l'échange par le langage, sont nécessaires à la constitution subjective.

En l'absence d'issue, qu'elle soit d'ordre interne et/ou d'ordre externe, va se manifester ce vécu particulier qu'est le *vécu de détresse*. Cette notion, surtout concernant l'enfant, se retrouve tout au long des écrits freudiens. Par exemple, dans *Totem et tabou* (1913a/1998), Freud écrit : « Le mort, le nouveau-né, la femme dans ses états de souffrance excitent par leur désaide particulier » (p. 236). Mais c'est aussi dans *La négation* (1925h/1992) ou encore dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926d/1992) : « ...l'angoisse se révèle être le produit du désaide psychique du nourrisson, qui est, cela va de soi, le pendant de son désaide biologique » (p. 253). Cet état survient dans de multiples situations, notamment lors de la souffrance qui accompagne le développement vital, ses défis et ses impasses. La spécificité de cette souffrance serait d'être une « souffrance sans sujet ».

Mais si la détresse a donc deux faces, une interne (le vécu) et une externe (l'absence de recours), il faut y ajouter un troisième élément qui tient une grande place dans les caractéristiques du traumatisme : c'est celui de la temporalité. Il y a une sidération de la dimension temporelle, soit parce que le sujet est trop jeune pour avoir déjà organisé une véritable temporalité chronologique, soit parce que le système de la secondarité est désorganisé, l'expérience est vécue comme sans fin. C'est un des éléments qui provoque l'affect de désespoir dans les situations traumatiques, du fait de la perte des repères temporels. Le désespoir, ce n'est pas simplement un espoir déçu, c'est un espoir déçu de manière répétée et pratiquement déçu à jamais, ce qui suppose une paralysie de la temporalité.

Chez le bébé qui traverse des vécus d'effondrement, de désaide, de demande, peut-on dire que le processus du *devenir sujet* s'érigerait comme un bouclier face au risque de l'émergence de cet état de détresse ? Chez l'adolescent et l'adulte, la détresse peut être la manifestation d'une expérience traumatique ou celle d'une économie psychique harcelée par la compulsion de répétition risquant de conduire à l'effacement du moi qui vit alors une chute vertigineuse vers le néant. Dans les deux circonstances, la détresse signale la perte de la cohésion narcissique du moi et l'interruption du processus identitaire, provoquant ainsi un état d'effroi face à l'effondrement de ses assises internes. On peut alors évoquer *Au-delà du principe de plaisir* (1919h/1996) et *L'inquiétant* (1920g/1996).

Par ailleurs, si état de détresse et traumatisme sont en lien étroit, il en est de même pour état de détresse et angoisse, ce qui évoque par exemple la 32<sup>e</sup> conférence de Freud, *Angoisse et vie pulsionnelle* (1933a/1995). Le bébé en détresse, impuissant à combler ses besoins, sans moyens d'action adéquats pour décharger l'excitation interne, éprouve l'angoisse automatique. Par la suite, pouvoir anticiper la détresse déclenchera le signal d'alarme, sorte d'appel du moi à l'objet secourable. L'infans en détresse crie, alerte d'urgence l'objet de recours : l'intervention appropriée du pare-excitation inscrit l'importance et l'efficacité de la communication et fonde la relation. Cela renvoie aussi à la question de l'éthique comme l'aborde Monique Schneider dans son livre *La détresse aux sources de l'éthique* (2011).

Mais l'état de détresse (*Die Hilflosigkeit*) ne doit pas être séparé de l'être-humain-proche (*der Nebenmensch*), terme qui apparaît chez Freud dès le *Projet d'une psychologie scientifique* (1950c, p.639). D'autre part, l'absence de réponse à l'appel de l'objet, outre l'état de détresse, provoque la honte et doit alors faire référence au CPLF de 2003, *Honte et culpabilité* (2003) et au livre de Claude Janin, *La honte, ses figures et ses destins* (2007).

Les cures traversées par des états de détresse, nommées par certains aux « limites de l'analysable » (*Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1974), ou les cures interminables, vont trouver

leur boussole dans un travail sur l'angoisse automatique en vue de sa transformation en angoisse-signal, grâce à l'établissement d'un lien étayé sur le partage affectif et le travail en double. Ce travail psychique de co-construction conduira à l'acquisition d'un registre représentatif des vécus de détresse en souffrance de symbolisation. En effet, la fonction miroir de l'analyste et son endurance face au transfert paradoxal et à la réaction thérapeutique négative permettront d'appréhender au travers de l'autre les états de détresse pour les transformer en états émotionnels qui, dès lors, pourront appartenir à une intimité apprivoisée par le sujet.

On doit noter qu'en l'absence de recours, le sujet, maintenu dans l'état de détresse, installe la suprématie d'un système paradoxal et expose à la constitution de désordres psychosomatiques, psychotiques et/ou autistiques. Winnicott, de son côté, avec une autre expérience clinique et d'autres appuis théoriques, a repéré une série de paradoxes organisateurs de certains temps du processus de maturation chez l'enfant et de la mise en place de la symbolisation (1975).

D'autre part, le vécu de solitude, inhérent au traumatisme, justifie l'intérêt que représente, dans certains cas, le travail en groupe. Les travaux de Anzieu (1975) et de Racamier (1973) aident à orienter les prises en charge de ce type de pathologie, toujours d'une extrême difficulté. À quelles conditions et de quelle façon l'analyste sera-t-il susceptible d'occuper la place de l'objet secourable ? C'est sans doute tout l'enjeu de ce type de cures, ce qui est remarquablement abordé dans les deux ouvrages de la Petite Bibliothèque de psychanalyse, que sont « États de détresse » (sous la direction de Jacques André et Catherine Chabert, 1999) et « Le temps du désespoir » (sous la direction de Jacques André, 2002).

L'encadrement social, quand il est soumis à l'incertitude, aux catastrophes, aux exodes, à la guerre, aux changements profonds, provoquant l'impensable et l'impensé de ces expériences, arrache le sujet à son monde sécurisant et c'est alors que la souffrance de détresse va apparaître : « nous n'avons pas seulement affaire à un « malaise dans la culture »... nous avons affaire à un malêtre... il s'agit de douleur, de détresse et de mal dans l'être-même de l'humanité », écrit René Kaës (2012, p. 4), car le maintien du processus subjectif exige une stabilité des repères externes qui encadrent le processus vital et sont garants de la vie psychique. Dans ces situations, la décomposition de l'affect ayant perdu sa subjectivation et son statut symbolique va ébranler ces assises et provoquer la chute vers la vidange de l'être. Cette perte fragilise l'étayage affectif du sujet et peut le pousser vers la détresse. La place des traumatismes primaires dans la précarité de l'économie narcissique du sujet nous amène à accepter le rôle de l'objet dans la co-construction d'un sujet qui *ne va pas de soi* (Roussillon, 1991).

Ce bref parcours de la notion de détresse invite à explorer comment cet état de détresse se manifeste dans la clinique et à quelles difficultés il expose dans les cures risquant alors de provoquer des cures sans fin et/ou sans issue ?

## Références bibliographiques

- André J. et Chabert C. (dir) (1999). États de détresse. Paris, Puf.  
 André J. et coll. (2002). Le temps du désespoir. Paris, Puf.  
 Anzieu D. (1975). Le transfert paradoxal. *Nouv Rev Psychanal* 12 : 49-72.  
 Bourguignon A. et coll. (1989). Traduire Freud. *OCF.P* (volume hors numérotation). Paris, Puf.  
 Freud S. (1896c/1989). Sur l'étiologie de l'hystérie. *OCF.P*, III : 149-180. Paris, Puf.  
 Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. *OCF.P*, XI : 189-385. Paris, Puf.  
 Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.  
 Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.  
 Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.  
 Freud S. (1926d [1925]/1992). Inhibition, symptôme et angoisse. *OCF.P*, XVII : 203-286. Paris, Puf.

- Freud S. (1933a [1932]/1995). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. 32<sup>e</sup> leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 164-194. Paris, Puf.
- Freud S. (1950c[1895]/2006). Projet d'une psychologie. Lettres à Fliess. Paris, Puf.
- Freud S. (2022). *OCF.P XXI*, Index général, Puf,
- Janin C. (2007). *La honte, ses figures et ses destins*. Paris, Puf
- Kaës R. (2012). *Le Malêtre*. Paris, Dunod.
- Laplanche J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Laplanche J. et Pontalis J.B. (1967/1987). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Racamier P.C. (1973). Entre l'humour et la folie. *Rev Fr Psychanal* 37 (4) : 655-668.
- Rank O. (1924). *Le traumatisme de la naissance*. Paris, Payot.
- Roussillon R. (1991). Un sujet qui ne va pas de soi. *Rev Fr Psychanal* 55 (6) : 1753-1756.
- Schneider M. (2011). *La détresse aux sources de l'éthique*. Éditions du Seuil
- Winnicott D.W. (1975). La crainte de l'effondrement. *Nouv Rev Psychanal* 11 : 35-44.
- Winnicott D.W. (1975) Jeu et réalité, Gallimard.

## RFP 4/2026

### Argument du thème : Retrouver la réalité, un but pour la cure ?

date limite des manuscrits : 15/01/2026

Jean-Louis BALDACCI\*

46 rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

Laurent DANON-BOILEAU\*\*

4 rue du cloître Notre-Dame, 75004 Paris – ldanonboileau@gmail.com

Si prendre ses désirs pour la réalité conduit au délire ou à la névrose, épouser la réalité contre ses désirs est un destin morose. Comment dès lors garder le sens de la réalité ou le retrouver, sans éteindre les ressources psychiques nées de la frustration qu'implique sa prise en compte ? Et comment les tourner vers un travail sur le monde, permettant de l'investir comme lieu d'expressions symboliques, et déplacées de ces désirs eux-mêmes ? Tels sont sans doute les enjeux que le thème convoque, du moins en temps normal. Car en temps de trauma, qu'en est-il lorsque les effractions somatiques, humaines ou environnementales détruisent la réalité partagée ? Comment prévenir alors l'effondrement psychique et la perte de toute capacité à désirer ? Quel devient alors le rôle de l'objet externe ?

C'est dans un petit texte de 1924 que Freud (1924e/1992) traite ce problème de la perte de la réalité. Il en compare les causes et les effets dans la névrose et dans la psychose et tente d'en dégager les points communs et les différences. Il remarque d'abord que dans les deux cas l'abandon d'un fragment de réalité répond à la rébellion du ça et provoque la tentative de création d'un substitut de cette perte. Toutefois, si le névrosé obéit aux impératifs de la réalité et refoule les pulsions venues du ça responsables du conflit, le psychotique se révolte et dénie ce qui de la réalité gêne leur satisfaction. Dans les deux cas cependant les tentatives échouent et accroissent la perte de réalité. Reste que la comparaison permet à Freud une esquisse de la normalité. Serait normale la réunion des deux modalités de traitement : moins de déni que dans la psychose et plus d'action substitutive que dans la névrose. Mais l'un ne va jamais sans l'autre. C'est seulement la force respective des mouvements qui oriente l'expression clinique et fait pencher du côté de la névrose, de la psychose ou de la perversion. Tout dépend du recours aux modalités de compensations substitutives.

Reste en tout état de cause que la perte de la réalité engage la question de la création du substitut capable de la combler. Car comme le souligne Freud, la question posée ne concerne pas « seulement [...] la perte de la réalité, mais aussi celle d'un substitut de la réalité » (p. 41).

Dans la cure, il s'agit alors de permettre au patient de trouver ce substitut en utilisant grâce au langage le stock imaginaire historiquement déposé en lui et encore disponible. Cette utilisation pourra se faire en associant les voies de la régression onirique, de la projection et de la sublimation créatrice et en faisant recours à la fameuse « réserve » fantasmatique constituée lors de la séparation du monde extérieur avec l'instauration du principe de réalité. Il se peut d'ailleurs que ce soient les achoppements dans cette instauration qui soient responsables des entraves qui pèsent sur leur mise en jeu. Trois moments décisifs jalonnent l'évolution vers l'instauration du principe de réalité : celui de la découverte d'un « indice de réalité » (Freud

---

\* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris. Ancien Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau (2000-2015).

\*\* Psychanalyste, membre titulaire formateur à la SPP, professeur honoraire en linguistique à l'Université Sorbonne Paris Cité.

1985c/2006, p. 633-638<sup>1</sup>) lors de la confrontation à l'écart entre l'objet halluciné et l'objet réel, celui de « l'examen d'actualité » (Freud, 1917f/1988, p. 256), où l'agir tente de supprimer l'objet pour effacer la brèche qu'il ouvre dans le monde extérieur, enfin « l'identité de perception » (1900a/2003)<sup>2</sup>, lorsque grâce à l'objet qui survit et à l'action créatrice qu'il favorise, la perte peut se combler et l'accord se trouver. On entre alors dans les mondes de la pensée magique, du champ de l'illusion et de la transition, enfin dans celui du jeu et du rire si importants dans la constitution d'un principe de plaisir.

Le plaisir pris avec l'objet grâce aux actions substitutives engagées dans le champ de la réalité extérieure, permet le renoncement masochique à la satisfaction immédiate et l'instauration du principe de réalité via l'examen de réalité (Freud, 1911b/1998). L'objet<sup>3</sup> peut s'intérioriser par identification. Pourrait-on dire alors que la perte dans la réalité extérieure s'est transformée en une réalité intériorisée, « réalité psychique » (Freud, 1915b/1988, p. 158, et 1915e/1988, p. 228) où peut s'exercer un jugement de réalité sous l'égide d'un surmoi suffisamment impersonnalisé ? Le substitut à construire permettra-t-il d'éviter les excès de l'imaginaire, du délire, du fétiche, de l'idéologie ou du somatique au profit d'une réalité partageable ?

Comment rétablir ce cheminement dans la situation analytique et retrouver une réalité psychique ? Serait-ce en libérant le moi de ses fixations<sup>4</sup> aux objets ? Serait-ce aussi en élaborant le contre-transfert qui se trouve très sollicité lorsque l'analyste est confronté aux excès de l'inhibition de l'action, de la projection ou des agirs et peut-être encore plus lorsqu'il ne doit pas seulement s'occuper de refoulement de déni ou de clivage mais de répression et de somatisation ?

Retrouver la réalité serait-il l'un des buts sinon le but de la cure ?

## Références bibliographiques

- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. OCF.P, IV. Paris, Puf.  
 Freud S. (1911b/1998). Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique. OCF.P, XI : 13-21. Paris, Puf.  
 Freud S. (1915b/1988). Actuelles sur la guerre et la mort. OCF.P, XIII : 127-155. Paris, Puf.  
 Freud S. (1915e/1988). L'inconscient. OCF.P, XIII : 205-242. Paris, Puf.  
 Freud S. (1916-1917f [1915]/1988). Complément métapsychologique à la doctrine du rêve. OCF.P, XIII : 245-258. Paris, Puf.  
 Freud S. (1924e/1992). La perte de la réalité dans la névrose et la psychose. OCF.P, XVII : 35-41. Paris, Puf.  
 Freud S. (1985c [1887-1904]/2006). Projet d'une psychologie. Dans : Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904 : 593-707. Paris, Puf.

---

<sup>1</sup> « signe de réalité » dans cette nouvelle traduction.

<sup>2</sup> Cf en particulier p. 620, note 1 et p. 621, note 2. Ces notes rajoutées en 1914 et 1919 signalent la nécessaire instauration d'un examen de réalité et d'un principe de réalité permettant de transformer l'identité de perception en identité de pensée.

<sup>3</sup> Il s'agit de l'objet en général et particulièrement des objets parentaux dont l'intériorisation donnera une représentation au fantasme de scène primitive.

<sup>4</sup> Fixations qui ont entravé le processus identificatoire et l'organisation de la « réserve » fantasmatique, laissant le moi sous l'emprise des imagos ou de leurs avatars externalisés.

**RFP 1/2027**

**Argument du thème : De « L’Avenir d’une Illusion »**

date limite des manuscrits : 01/07/2026

Rédacteurs

Dinah ROSENBERG

Monique SELZ

Benoît SERVANT

Coordination

Aline COHEN DE LARA

*Peut-on guérir de croire ? Et faut-il en guérir si croire c'est aussi comme le délire une tentative de guérison ?*

(Pontalis, 1988)

*Non, notre science n'est pas une illusion. (Freud 1927c/1994)*

Un siècle après la parution de *L’avenir d’une illusion* (Freud, 1927c/1994), ce numéro de la revue propose d’en explorer l’actualité. Aujourd’hui le retour du religieux, des nationalismes, et des populismes signe-t-il le réveil des illusions ? La mise en question radicale de conceptions passées du genre ou de l’histoire exacerbent-elles un sentiment de culpabilité dans la civilisation occidentale qui pourrait attester d’une désillusion ou devenir une nouvelle illusion ? Il semble urgent que la psychanalyse reprenne l’interrogation sur les illusions. Si le texte de Freud traite principalement de l’illusion religieuse, il questionne, bien au-delà, la place de l’illusion entre réalité, fantasme et délire, la théorie du surmoi et de l’idéal du moi.

*Névrose collective et illusion*

Freud s’interroge sur l’avenir de la civilisation devant l’hostilité suscitée par les renoncements pulsionnels qu’elle impose. Sa cohésion est assurée par des idéaux partagés, en particulier ceux de la religion. Devant l’ignorance et les menaces de la nature et d’autrui, la religion procure une présence protectrice qui explique l’inconnu et édicte des lois morales comme le ferait un père. Freud (1927c/1994 p.172) écrit « nous appelons donc une croyance illusion lorsque, dans sa motivation l’accomplissement de souhait vient au premier plan », la croyance apparaissant comme le contenu manifeste de l’illusion dont le contenu latent est la réalisation de désir. Des doctrines politiques aux relations entre les sexes, les illusions peuvent concerner tous les champs (Freud, 1927c/1994, p. 171-175). La religion est alors qualifiée « d’illusion », de « névrose universelle » voire « d’idée délirante » (Freud, 1927c/1994, p. 172 et 185). Elle contient, comme le délire un noyau de « vérité historique » et peut condenser comme un symptôme, désirs, interdits et répétition traumatique, ce que Freud déploie dans *L’homme Moïse et la religion monothéiste* (Freud 1927c/1994, p. 183-186 et 1939a [1934-1938]/2010).

La notion de névrose universelle propose une analogie éclairant un phénomène social par un phénomène individuel. Entre l’idée d’une névrose du groupe comme entité et le symptôme individuel, la névrose collective, selon Freud « dispense de la tâche de former une névrose

personnelle » (1927c/1994, p. 185). Cette affirmation se traduit-elle dans le travail groupal ? Comme pour le recours aux rêves « typiques » (Freud, 1900a [1899]/2003), on peut s'interroger sur les configurations cliniques qui privilégient l'adhésion à une croyance « présentée toute faite » (Freud, 1927c/1994, p. 161) et reçue avec soumission plutôt que la création d'une névrose et de rêves personnels. Comment articuler la réalisation de désir dans l'illusion, et la réalisation hallucinatoire dans le rêve et le symptôme ?

La désillusion suppose la constitution d'un surmoi impersonnel et interroge la transmission du surmoi parental (Freud, 1927c/1994, p. 157). L'attachement aux illusions signe-t-il la défaillance de ce surmoi impersonnel ou l'entrée en scène d'un surmoi protecteur ? Avec la parution concomitante de *L'humour* (Freud, 1927d/1994), Freud poursuit la réflexion sur différents aspects du surmoi – tels que les reprend Jean-Luc Donnet (2009) –, puis insiste dans *Malaise dans la culture* (Freud 1930a [1929]/1994) sur l'inéluctable sentiment de culpabilité lié au renoncement pulsionnel et pense l'origine du surmoi dans la pulsion de mort conservée au sein de l'appareil psychique.

L'analogie entre phénomènes social et individuel dont le statut est développé par Laurence Kahn (2024), a pu conduire certains auteurs à l'élaboration théorique d'un psychisme et d'un surmoi collectifs. Gilbert Diatkine (2023), s'interrogeant sur les « sources de la violence collective », déploie la notion de « surmoi culturel ».

#### *Source du sentiment religieux*

Dans sa correspondance avec Romain Rolland (H. et M. Vermorel, 1993) et dans *Malaise dans la culture* (1930a[1929]/1994), Freud récusé le sentiment océanique, comme source du sentiment religieux et manifeste son insensibilité à la mystique. Entre la fierté suscitée par les idéaux en particulier religieux et la relation directe avec le tout, comment penser le lien entre illusion et narcissisme ? Comment articuler idéalisation et illusion sur le plan métapsychologique ?

Dans *L'Avenir d'une illusion*, Freud met en débat deux interprétations de la religion, l'une fondée sur le complexe paternel, le meurtre, la nostalgie et la culpabilité, l'autre sur la réponse à la détresse du nourrisson apportée par les soins maternels (1927c/1994 p. 162-165). Quelle différence peut-on faire dans la clinique ou dans la technique entre protections paternelles et maternelles ? Freud insiste sur le complexe paternel associé à l'ambivalence. La psychanalyse post-freudienne infléchirait-elle ce débat plutôt en faveur du maternel ?

Selon William James (1902 et 1909), la force des religions serait liée à leur capacité à répondre à la souffrance, ainsi qu'au sentiment de la présence en nous de ce qui nous échappe. Avec le concept d'inconscient, la psychanalyse, propose-t-elle une pensée laïque de cette dimension de l'altérité interne ? Paul Ricoeur (2021, p. 146) invite à penser les limites et la valeur d'une psychanalyse de la religion dans une lecture qui prend le contrepied du propos polémique de Freud dans *L'Avenir d'une illusion*.

Si la religion devient un choix personnel comment en penser la fonction ? En quoi la question de son interprétation (ou pas) dans la cure diffère-t-elle de celle de toute sublimation ou de toute idéalisation ? Quel est le lien entre illusion et sublimation ? Comment comprendre les certitudes des patients et leur affirmation répétée en séance ? Que dit la mise en concurrence de l'analyse avec différentes pratiques de développement personnel d'un éventuel besoin de croyances et de pratiques ? Du côté de l'analyste, comment maintenir la neutralité de l'écoute à côté de ses croyances personnelles ? La neutralité est-elle une expression clinique de la laïcité de la psychanalyse ?

## *Doute et illusion*

La prise de position de Freud sur la religion qui s'oppose à la vision scientifique du monde fait suite à ses échanges avec Jung, Binswanger et Pfister (Pfister, 1928/2014). Elle peut être aussi située dans une filiation avec Feuerbach, Marx ou Nietzsche.

Interpréter une croyance comme une illusion n'est pas se prononcer sur l'erreur ou l'exactitude de son contenu, mais insiste sur son lien au désir et sur son caractère indiscutable et indémontrable. Au contraire, la science cherche la vérité, promeut le doute qui s'oppose à l'illusion, prouve ses assertions et reconnaît les limites de son savoir. L'art, qui assume sa dimension d'illusion, reste sur ce plan « presque toujours inoffensif » dit Freud (1933a [1932]/1995, p. 244), le « presque » laissant la porte ouverte à l'examen de sa possible nocivité.

Cependant, les théories scientifiques elles-mêmes peuvent, comme les théories sexuelles infantiles, émaner du désir et ainsi relever de l'illusion. Ainsi, la science prépsychanalytique tenait l'enfant pour un être sans sexualité, ce que Freud fait apparaître comme un refoulement (1927c/1994, p. 171) et grâce à son autoanalyse il en vient à « ne plus croire » à sa première théorie, sa « neurotica ».

La psychanalyse court-elle le risque de devenir, elle aussi, une illusion ? Les théories risqueraient alors de se transformer en dogmes avec des interprétations toutes faites ou un discours hermétique et les institutions en églises avec leur orthodoxie et leurs hérésies. Cela ouvre à la question du rapport de l'analyste avec sa théorie. Freud s'interroge dans *L'avenir d'une illusion* (1927c/1994, pp. 192- 197) : « Peut-être que les espoirs que j'ai avoué nourrir sont de nature illusoire », illusion d'une humanité surmontant sa « névrose d'enfance » et vivant sous le « primat de l'intellect ». Cette confiance dans la science s'impose car « ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner ». Pour mettre en scène son débat intérieur et ses doutes et montrer la controverse scientifique en marche, Freud introduit dans *L'avenir d'une illusion* un contradicteur imaginaire. Il souligne ainsi la nécessité de l'adresse car « c'est pure illusion que d'attendre quoi que ce soit (...) de la plongée en soi-même » (ibid. p. 172 et p. 161). Il met aussi en garde contre l'ivresse narcissique des explications totalisantes, ce qu'il reprend en 1933 alors que s'affrontent la vision du monde communiste et la vision du monde nazie (Freud 1933a[1932]/1995). Le contradicteur imaginaire insiste sur le risque à priver les hommes de la religion pour « ergoter » et satisfaire l'orgueil intellectuel de l'analyste (Freud, 1927c/1994, p. 175), ce qui pourrait le mener dans la cure à de brillantes interventions visant surtout l'auto-séduction et risquant de nourrir l'illusion idéalisante du patient.

Le doute peut aussi devenir un symptôme et/ou manifester le refus du « devoir de croire », pris dans la révolte ou la défiance de l'enfant face aux mensonges des adultes ; ainsi, la légende de la cigogne amenant les bébés, expression symbolique d'une vérité cachée, peut être interprétée par l'enfant comme un mensonge. La surprise de Freud devant l'existence de l'Acropole révèle un tel doute à l'égard de vérités apprises et ne prend sens que par une interprétation « totalement subjective » (Freud, 1927c/1994, p. 165-169). De même, seule l'analyse de l'analyste permet, *in fine* et faute de preuves, de se convaincre. La conviction liée à l'expérience du transfert remplace-t-elle la croyance en analyse (nous renvoyons au n°2024/2 de la *RfP*, « Incertitude et conviction ») ? Jean-Luc Donnet distingue plusieurs aspects de la croyance en psychanalyse : celle fondée sur « la cohérence de la démonstration, la logique de la preuve ; la deuxième sur l'expérience vécue, la réalité "perceptive" ; la dernière enfin, à prendre Freud à la lettre, pourrait bien évoquer la soumission à l'autorité du maître » (1978, p. 228).

Ne pas se prononcer sur l'erreur ou l'exactitude fait écho à la retenue de l'analyste qui maintient, jusqu'à un certain point, le *quiproquo* transférentiel. Le transfert est-il une illusion ? Son interprétation et le maintien de l'écart sujet-fonction (Donnet, 2007) sont-ils des

désillusions ? Qu'en est-il quand le transfert se fait idéalisation plutôt qu'illusion, quand le jeu et le déplacement sont impossibles, au risque que la désillusion ne devienne une amère déception ? Un transfert idéalisant peut-il amener un équivalent de « conversion » dans la vie des patients, l'analyse devenant alors une réponse de type religieux à la souffrance ? La fin des cures est-elle une désillusion du transfert comme le pense Paul Denis (2010) ? L'homme à qui on ôte la religion « devra s'avouer tout son désaide », « c'est déjà quelque chose de savoir qu'on en est réduit à sa propre force » (Freud, 1927c/1994 p.190). Ce renoncement à la toute-puissance et à la dépendance peut-il s'entendre comme une représentation-but de l'analyse ? Comment la désillusion du transfert et l'illusion du contre-transfert se conjuguent-elles chez l'analyste ?

*L'avenir d'une illusion* ouvre ainsi de très nombreux questionnements toujours actuels tant sur le plan sociétal collectif et individuel que sur le plan clinique et métapsychologique.

## Références bibliographiques

- Denis P. (2010) *L'avenir d'une désillusion, le contre-transfert comme destin du transfert*. Dans *Rives et dérives du contre-transfert* : pp. 35-54. Paris, Puf.
- Diatkine G. (2023) *Le surmoi culturel, aux sources de la violence collective*. Paris, Fario.
- Donnet J.L. (1978). Une croyance à l'œuvre. *Nouv Rev Psychanal* 18 : 227-242.
- Donnet J.L. (2007). La neutralité et l'écart sujet fonction. *Rev Fr Psychanal* 71 (3) : 747-762.
- Donnet J.L. (2009). *L'humour et la honte*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1927c/1994). L'avenir d'une illusion. *OCF.P*, XVIII : 141-197. Paris, Puf.
- Freud S. (1927d/1994). L'humour. *OCF.P*, XVIII : 133-140. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 35e leçon : d'une vision du monde. *OCF.P*, XIX : 242-268. Paris, Puf.
- Freud S. (1939a [1934-1938]/2010). L'Homme Moïse et la religion monothéiste. *OCF.P*, XX : 75-218. Paris, Puf.
- James. W. (1902/2001). *Les formes multiples de l'expérience religieuse*. Chaméby, Éditions Exergue
- James W. (1909/2007). *La philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- Kahn L. (2024). *L'avenir d'un silence*. Paris, Puf.
- Pfister O. (1928/2014). *L'illusion d'un avenir*. Paris, Éditions du Cerf.
- Pontalis J.B. (1988) Se fier à... sans croire en.... dans *Perdre de vue* : pp. 109-121. Paris, Gallimard.
- Ricoeur P. (2021) Psychanalyse freudienne et foi chrétienne. Dans *La religion pour penser. Écrits et conférences* 5 : 121-153. Paris, Seuil.
- Vermorel H. et Vermorel M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936 ; de la sensation océanique au trouble du souvenir sur l'Acropole*. Paris, Puf

**RFP 2/2027**

**Argument du thème : Transferts**

**Date limite des manuscrits : 01/09/2026**

Rédacteurs : Thierry SCHMELTZ, Matthieu GAROT

Coordination : Sabina LAMBERTUCCI-MANN

La capacité à diriger des investissements d'objet libidinaux [...] doit bel et bien être attribuée à tous les êtres humains normaux. Le penchant au transfert de ceux qu'on appelle névrosés n'est qu'un accroissement extraordinaire de cette propriété générale.  
Sigmund Freud, 27<sup>e</sup> leçon : le transfert.

Phénomène intemporel d'un passé qui s'obstine à se conjuguer obscurément au présent, le transfert représente dans le champ psychanalytique une sorte d'actuel impérissable. Aussi exige-t-il du travail de la cure, en particulier des organisations névrotiques, son lent dépliement et sa mise en perspective. Car il s'agit de débusquer, en deçà des multiples remaniements et résistances, les éléments refoulés et enfouis au sein de la subjectivité du patient et de leur restituer leur qualité psychique, leur valeur d'affect et leur historicité premières. L'engagement du processus analytique doit ainsi permettre à ce mouvement *dynamique* de condensation du temps, de l'espace, mais aussi des objets et des relations vécues ou fantasmées, d'échapper par son jeu de déplacement à l'enkystement *statique* d'une concrétion psychique indifférenciée.

Le travail d'écoute et de « construction/interprétation » de l'analyste, en appui constant sur ses propres résonances somato-psychiques, pousse à transformer la *reviviscence* (de ce qui se répète inconsciemment et se régénère en séance) en valeur affectée de *réminiscence*. Saisi dans la trame du transfert, le vécu du patient peut dès lors trouver à s'intégrer dans l'épaisseur psychique d'une mémoire consciente, susceptible de se parer d'une nouvelle signification. Il importe non seulement de dégager le refoulé, voire l'enfoui (non symbolisé), mais aussi et surtout de retrouver les fantasmes qui y sont attachés. C'est dire l'importance du repérage du transfert et de son maniement dans l'encours processuel à visée mutative du travail analytique. Toutefois, tant sa définition métapsychologique que sa fonction clinique et son usage dans la pratique restent une source d'ambiguïté et de débats dans certains courants psychanalytiques. Ne serait-ce qu'à cause de l'élargissement conceptuel de la notion depuis Freud et des divers aménagements de dispositifs dans les traitements contemporains, lesquels réinterrogent pour chaque analyste les représentations de la cure et de ses déterminants.

Dès les *Études sur l'hystérie* (1895d), Freud envisage le transfert (*Übertragung*) comme le simple *déplacement* de l'affect d'une représentation pathogène à une autre représentation plus anodine et moins menaçante pour l'homéostasie de la psyché. À propos du rêve, il évoque des « pensées de transfert » pour désigner un mode de transposition des pensées latentes du désir inconscient sur un contenu préconscient (restes diurnes) qui lui fournit alors l'énergie nécessaire à la production onirique et son matériel de déguisement (Freud, 1900a). Dès lors sera entendu le rapport analogique du processus primaire de transfert dans le rêve et dans la cure. Rêve et transfert partagent encore cette qualité hallucinatoire qui fait droit au désir inconscient en déniait la réalité du manque, de l'absence ou de la perte. « Que sont les transferts ? », interroge-t-il cependant dans l'après-coup de la rupture de la cure de Dora (1905e [1901]). Dans la pensée freudienne de l'époque, *les transferts* (au pluriel) se conçoivent en leur expression de résistances comme des épiphénomènes localisés, relativement autonomes, qui ne concernent

qu'un aspect de la vie psychique du patient et qui doivent être « expliqués » et « détruits » un par un à mesure des progrès de l'analyse. L'intégration progressive du complexe d'Œdipe amène Freud à affiner sa conception du transfert en tant que manifestation singulière, composite et multiforme dont les particularités sont imputées à la nature de la névrose. Dans l'article synthétique qu'il lui consacre (1912b), Freud pointe ainsi que toute une série de prototypes imagoïques, notamment parentaux, et de modalités relationnelles particulières, tant dans leur composante libidinale tendre qu'hostile, reviennent *via* le transfert dans l'actualité de la cure. Aussi n'est-ce plus l'influence « première » du médecin comme force de suggestion – telle que Freud l'avait initialement postulée, suivant en cela les travaux de Bernheim sur la suggestibilité dans les phénomènes hypnotiques – qui joue préférentiellement sur la scène analytique. Mais c'est la qualité des imagos infantiles du patient et de leur valeur d'investissement, transposées inconsciemment sur la personne de l'analyste, qui confèrent à celui-ci l'influence « seconde » du personnage aimé, haï ou redouté d'autrefois que le patient lui fait projectivement endosser. En ce sens, le transfert est déjà un véritable marqueur de l'après-coup.

Toutefois, s'il exprime cette propension à la répétition du passé infantile au service d'une re-présentation dans l'actuel, comment comprendre la genèse et le mode de production du phénomène transférentiel ? Ne pourrait-il pas d'abord s'envisager, en deçà de toute identification primaire, dans un rapport à l'inconnu en un temps prépsychique et sous la contrainte d'une tension d'excitation, comme polarisation spontanée relevant d'une nécessité vitale ? C'est-à-dire comme porteur chez tout être humain d'une *requête* qui s'adresse très tôt au monde, à l'objet, à un *autre*, tout d'abord partiel et indistinct, susceptible de lui répondre ? L'action en retour, lorsqu'elle accuse réception de cette quête d'investissement de façon appropriée, n'aurait-elle pas ainsi vocation à initier peu à peu ce double mouvement fondateur et de reconnaissance, d'abord de l'intériorité psychique puis de l'altérité ? La fonction alpha, développée par Bion, ne témoigne-t-elle pas de l'inclination précoce au déplacement, caractéristique du transfert, par le jeu de transformation des états bruts primitifs projetés dans la rencontre avec l'objet ? Si, pour Melanie Klein, le transfert s'enracine dans les relations d'objet les plus précoces, quelle est alors la nature, narcissique ou objectale, de ce qui est ultérieurement transféré : résidu primitif, trace sensorielle, impression traumatique par excès ou par manque ?

À partir de l'énoncé de la règle fondamentale qui vectorise et potentialise le transfert, la situation analytique induit de substantielles modifications du fonctionnement psychique. Elle prépare en effet les conditions d'installation d'une « névrose de transfert », véritable néo-création qui vient se substituer à toute l'organisation psychique antérieure du patient – d'où le sens originel des symptômes est suspendu – pour devenir l'artifice transférentiel central. L'article de Freud, « Sur l'engagement du traitement » (1913c), souligne que le dispositif analysant est ce qui instaure les conditions d'analysabilité du transfert. L'ambivalence des sentiments ainsi que l'effet des résistances qui se font régulièrement jour durant la cure mettent notamment en lumière les qualités contrastées, positive et négative, de l'investissement du patient sur le processus analytique et des contenus affectifs transférés sur l'analyste. En écho à son article sur le narcissisme (1914c), Freud considère que la capacité à développer un transfert, pour accéder au conflit pathogène inconscient, est un gage de succès potentiel du traitement psychanalytique. Pour lui, les « névroses narcissiques » semblent exclues de cette possibilité. Cette position peut-elle être encore soutenue de nos jours, considérant notamment la découverte des mécanismes de clivage et les travaux d'Abraham, l'un des premiers analystes à s'intéresser au transfert dans le domaine de la psychose, de Ferenczi avec l'introduction de la notion de « transfert narcissique », et ceux de Winnicott pour qui il importe de rejouer pour les « réparer » les interactions traumatiques précoces dans le transfert ? Ces travaux pionniers se sont par ailleurs enrichis de nombreux développements dans le champ tant épistémologique et conceptuel que clinique. L'*Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920g) marque un

changement important dans la dynamique du transfert qui est désormais lié à la compulsion de répétition et à sa tendance à la décharge par l'agir ou à toutes ces désorganisations psychiques qui dévoilent une dimension du traumatique. Plus tôt, Freud avait souligné que répéter au lieu de se souvenir constituait une ressource potentielle d'accès à l'histoire infantile (1914g). Les mouvements transférentiels qui sollicitent divers modes de régression ne font alors qu'exprimer à leur tour ces différentes modalités de fonctionnement psychique et les résistances afférentes.

Reconnu comme élément majeur du corpus analytique et consubstantiel au travail de construction et d'interprétation dans la cure (Freud, 1937d), force est de constater que le transfert n'est cependant pas un fait analytique, mais un état de fait humain, un phénomène général et universel. Tout investissement peut ainsi être considéré à l'aune du transfert. Suivant cette ligne, Freud souligne l'étroite parenté entre « l'amour de transfert » et « l'amour véritable » (1915a) en précisant toutefois que l'amour de transfert, indispensable à la conduite de la cure, est en même temps à l'origine de la forme de résistance la plus tenace. Alors, si le transfert est partout, en toutes circonstances, qu'est-ce qui vient le spécifier dans la situation analytique ? Selon quels indices l'analyste peut-il le « deviner » et en déceler la singularité dans la reconnaissance d'un prototype caractérisé historiquement et témoignant de la vérité subjective de son patient ? À quel moment de la cure peut-il en proposer une interprétation extemporanée à valence topique, dynamique et économique ? Ida Macalpine (1950) et Daniel Lagache (1952) ont particulièrement insisté sur l'importance du dispositif psychanalytique en tant que catalyseur transférentiel majeur, à la fois permissif, du fait de la liberté totale d'expression des intérêts pulsionnels, et frustrant du fait de l'absence absolue de satisfactions effectives et concrètes. L'exploitation du transfert nécessite par conséquent la puissance structurale d'un cadre interne chez l'analyste et la permanence du setting proposé. Cet ensemble doit non seulement faciliter et accueillir l'expression régressive du patient, mais aussi la contenir pour l'élaborer psychiquement et la retenir le temps nécessaire à la mise en évidence résolutive du conflit interne et à la symbolisation des éléments traumatiques. À l'instar du travail de rêve qui offre au désir inconscient une voie de satisfaction par l'hallucinoire, le *travail de transfert* ne cherche-t-il pas l'efficacité d'un après-coup susceptible d'ouvrir la voie à une inscription psychique de bon aloi ? Que se passe-t-il alors, si l'analyste ne peut pas résoudre au moment opportun les tensions issues des reviviscences transférentielles ?

Si la psychanalyse couvre un champ clinique et théorique issu de la pratique de la cure individuelle, comment et au prix de quelles transformations peut-elle être exportable en dehors du dispositif divan-fauteuil ? Un certain nombre de successeurs de Freud ont élaboré et déployé des aménagements originaux en transposant le corpus théorique et la méthode analytique sur de nouveaux objets et en prenant en compte des configurations psychiques non névrotiques. Que dire alors des effets induits par les adaptations techniques issues de ces transpositions de dispositifs analysants sur les processus d'écoute, de pensée et d'intervention de l'analyste, comme par exemple dans le psychodrame psychanalytique ? Quelles formes le transfert prend-il dans certaines dispositions médiatisées comme le dessin ou le jeu avec l'enfant, les situations familiales, groupales voire institutionnelles, le travail avec des patients sans langage ?

En fonction de la part de scientificité qui lui est reconnue, comment la psychanalyse peut-elle se prêter à la transmission des savoirs, par exemple dans le domaine de l'enseignement universitaire, et selon quelle épistémologie spécifique ? Une telle discipline peut-elle s'exonérer du risque de son assimilation à une psychanalyse appliquée menaçant souvent de réifier l'inconscient et la réalité psychique ? L'enjeu éthique primordial de la pratique psychanalytique n'est-il pas de toujours se laisser saisir par l'inattendu et la surprise du transfert en séance sans subordonner le vivant du désir et la complexité du fonctionnement psychique à un modèle conceptuel préformé et fétichisé qui serait alors assigné au rôle désobjectalisant et assurément persécuteur d'un « appareil à influencer » (Tausk, 1919) ?

La question du/des transfert(s) ouvre-t-elle aujourd'hui encore à de nouvelles considérations théoriques, cliniques et pratiques ? Dans des configurations psychopathologiques élargies ? Au sein de différents courants psychanalytiques actuels, français et étrangers ?

## Références bibliographiques

- Abraham K. (1907-1925/1965). *Œuvres complètes I et II*. Traduites par I. Barande. Paris, Payot.
- Bion W.R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Bouvet M. (1968). Résistances-Transfert. Ecrits didactiques. *Œuvres psychanalytiques II*. Paris, Payot.
- Ferenczi S. (1909/2013). *Introjection et transfert*. Paris, Payot.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1905e [1901]/2006). Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora). *OCF.P*, VI : 183-301. Paris, Puf.
- Freud S. (1912b/1998). Sur la dynamique du transfert. *OCF.P*, XI : 107-116. Paris, Puf.
- Freud S. (1913c/2005). Sur l'engagement du traitement. *OCF.P*, XII 1 : 61-184. Paris, Puf.
- Freud S. (1914c/2005). Pour introduire le narcissisme. *OCF.P*, XII : 215-245. Paris, Puf.
- Freud S. (1914g/2005). Remémoration, répétition et perlaboration. *OCF.P*, XII : 185-196. Paris, Puf.
- Freud S. (1915a [1914]/2005). Remarques sur l'amour de transfert. *OCF.P*, XII : 197-211. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/2000). 27<sup>e</sup> Leçon : Le transfert. *OCF.P*, XIV : 447-464. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF.P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
- Freud S. (1940a [1938]/2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX : 225-305. Paris, Puf.
- Klein M. (1947/1968). *Essais de psychanalyse : 1921-1945*. Paris, Payot.
- Lagache D. (1952). Le problème du transfert. *Rev Fr Psychanal* 16(1-2) : 5-122.
- Macalpine I. (1950/1972). L'évolution du transfert. Traduit par M. Granon. *Rev Fr Psychanal* 37(3) : 445-474.
- Neyraut M. (1974/2006). *Le transfert*. Paris, Puf, « Le fil rouge ».
- Tausk V. (1919/2010). *L'appareil à influencer des schizophrènes*. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (1947/1969). La haine dans le contre-transfert. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Traduit par J. Kalmanovitch : 72-82. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Traduit par J. Kalmanovitch et M. Gribinski. Paris, Gallimard.

## RFP 3/2027

### Argument du thème : Temps mêlés, temps démêlés

date limite des manuscrits : 15/11/2026

#### Rédacteurs

Zoé ANDREYEV\*,  
3, rue de Valenciennes, 75010 Paris – zoe.andreyev@gmail.com

Jean-François GOUIN\*\*  
80, Quai Jacques Bourgoïn 91100 Corbeil-Essonnes – jfgouin49@gmail.com

Coordination  
Martine Pichon-Damesin

« Mon chéri, mon Roi. Il n'y a pas de passé, il n'y a pas de futur.  
Dis-le-toi. Il y a un présent jusqu'au bout, tout est présent ; sois  
présent. Sois présent. »

Ionesco. (*Le roi se meurt*)

« Le dur désir de durer »

Paul Eluard

« Le temps ne fait rien à l'affaire ? »

Georges Brassens (revisité)

Le temps : on en manque, on court après..., ou bien on en a trop, on voudrait qu'il passe plus vite. Soit il rétrécit comme une peau de chagrin, soit il s'étire, s'allonge à l'infini, torture d'une attente qui n'en finit pas. Il nous échappe, on le perd, on nous le prend, nous le comptons toujours. Nous voudrions le soumettre, mais il est indifférent et se fiche bien de savoir ce qu'on lui veut. On a beau l'orner d'or et d'argent, il n'a d'autre réponse que : tic-tac, tic-tac. « *Vulnerant omnes, ultima nequit* »<sup>5</sup>, comme il est écrit au fronton de certaines horloges anciennes : nous voudrions tuer le temps, c'est lui qui nous tue. Si l'inconscient l'ignore, ce dernier le lui rend bien.

Pour le petit enfant (comme pour les amoureux), il n'y a que le « maintenant » qui ait du sens, le « plus tard » est d'un difficile apprentissage. L'enfant à la bobine emploie le temps à faire revenir celle qui est partie. Ce modèle du « fort-da », évoqué dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920g) peut être compris comme le paradigme d'un temps rythmé par l'alternance entre disparition et retour, c'est-à-dire par l'investissement périodique qui caractérise le fonctionnement du système perception-conscience. Le temps trahit la continuité de Chronos, dès lors que le sommeil l'assujettit à une discontinuité.

Le temps, notion indissociable de celle du refoulement, de la mémoire, du souvenir, est omniprésent chez Freud depuis les débuts de ses théorisations, dès son premier modèle de la psyché – « Tu sais que je travaille avec l'hypothèse que notre mécanisme psychique est apparu par superposition de strates, le matériel présent sous forme de traces mnésiques connaissant de temps en temps un *réordonnement* selon de nouvelles relations, une

<sup>5</sup> « Toutes blessent, la dernière tue ».

\*Psychanalyste membre formatrice SPRF.

\*\* Psychanalyste SPP.

*retranscription... »*, écrit-il à Fliess le 6 décembre 1896 (1985c/2006, p.264) – jusqu’à ses travaux tardifs qui portent encore la marque de ses premières découvertes, notamment à travers la métaphore archéologique (*Malaise dans la culture*, 1929, *Constructions dans l’analyse*, 1937).

En effet, la psychanalyse et sa pratique nous confrontent sans cesse à un paradoxe entre d’un côté, la permanence chaotique de l’inconscient qui ignore la chronologie, où les temporalités sont confondues et superposées, où il n’y aurait qu’un « maintenant », et de l’autre la temporalité de l’élaboration, du « travail » analytique, du « travail » de pensée, qui s’insère dans un mouvement progrédient, de séance en séance, dans un temps qui passe, au fur et à mesure qu’on avance dans la vie, avec un « démêlage », une différenciation progressive entre passé et présent. Ordre et désordre dans la temporalité – allers et retours, après-coups, coups, lenteurs, retards, attentes, dénis, bref, une temporalité psychique en contradiction avec celle qui nous serait imposée par le corps, physique ou social – ne sont-ils pas le lot quotidien des psychanalystes avec leurs analysants ?

Ainsi, pour Laplanche, le mouvement de la vie, à fortiori celui de l’analyse, n’est ni linéaire, ni circulaire, mais suit le mouvement d’une spirale : on repasse par les mêmes points mais à chaque fois différemment, « en espérant que c’est un autre niveau, supérieur » (Laplanche, 2006, p. 10-11). Le temps de l’après-coup – à la fois mêlé et démêlé –, qu’il compare au mouvement de la traduction, se situe lui aussi dans un double mouvement, à la fois régrédient et progrédient (*ibid.*, p. 62). Pour Aulagnier, cet accès à la temporalité se construit tout particulièrement pendant l’adolescence, étape où il s’agira de « se construire un passé », grâce à une mise en histoire qui passe par la confrontation de la psyché « à cette série d’après-coup dont les effets vont à chaque fois s’imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l’on a été jusqu’alors » (1989, p. 195).

La temporalité freudienne est donc complexe, incertaine, elle nous oblige à démêler le « temps 1 » du « temps 2 » – au minimum. Ce qui prend sens dans l’après-coup réexiste autrement. Selon Green (2000 p. 80), « le temps ne peut jamais faire coïncider le moment de son expérience et celui de sa désignation. Cela évoque la relation dite d’incertitude en physique ». Et comme le formule Jacques André (2010, p. 58), la plasticité de l’après-coup « en fait, sinon l’opposé, au moins le différentiel de la compulsion de répétition [...] L’après-coup est *passage* : de la répétition à la remémoration, de l’imaginaire (le surgissement de la représentation inconsciente) au symbolique (la réintégration du passé), du chaos à l’histoire, du silence au récit, de l’*infantia* à la parole ».

Le cadre exigé par la cure nous confronte à cette tension entre continuité et intermittence, à cette inévitable polychronie. Aussi la durée de l’analyse s’est-elle considérablement allongée depuis ses débuts, comme si les analystes avaient pris conscience de la nécessité d’un temps long d’élaboration pour qu’une analyse tende vers un achèvement, ou plutôt qu’il devienne possible de se saisir d’une clé des champs. Mais qui peut se prononcer sur la date de sa fin au moment où elle commence ? Et quand commence-t-elle vraiment ? Que se passe-t-il quand une analyse devient interminable, quand les protagonistes semblent ne pas s’apercevoir qu’ils vieillissent ensemble, quand le transfert refuse de se soumettre à la vie ? Si la durée de la cure peut varier, la durée fixe de la séance, instaurée par Freud et remise en question par la « scansion » des lacaniens, marque tout aussi fortement notre soumission à un temps qui ne nous appartient pas.

La conscience du temps n’est donc pas une idée à priori et résulte d’une construction complexe. Résultat d’un long travail de tissage-détissage, une construction élaborée aussi bien dans les souvenirs que dans les fulgurances des retrouvailles sensorielles avec le passé : « Je regrette de n’avoir pas mieux profité de cette bonne occasion ! » s’exclame un jeune homme à la vue d’une nourrice allaitant son bébé (Freud, 1900a/2003, p. 243), révélant ainsi son désir infantile d’abolir la différence générationnelle. Ce contact immédiat, celui d’un

instant de simultanéité, entre présent et passé, celui vécu par Freud sur l'Acropole ou par Proust trébuchant sur un pavé dans une cour, fait émerger ce qui peut être vécu comme un événement hallucinatoire : « l'actualisation hallucinatoire rend immédiatement perceptible l'expérience antérieure, elle la rend « présente » indépendamment de toute temporalité » (Roussillon, 1997, p. 1671). Le lien est alors fait entre effraction traumatique et mise en sens. Aussi la perte temporaire de la notion du temps que suscite la régression formelle en séance peut être terrifiante : le patient qui jette un œil à sa montre communique à l'analyste son angoisse face à une potentialité traumatique, désorganisante de la relation analytique : que survienne un « retour à la temporalité » (Chervet, 1998, p. 1692) et c'est une difficulté qui se dévoile, une prématurité, voire l'effet d'une présence mortifère, traumatique, qui vient couper le fil, créer un blanc. « C'est une perte non représentable qui est l'objet de la mesure » (Neyraut, 1978, ch. 3). C'est donc à partir d'un état de détresse que, par le détour par l'objet (secourable), un premier ajournement va se mettre en place. Le temps, c'est l'autre, « le temps, c'est les autres » (Girard, 2022, p. 59). Le différent et le différé ne sont-ils pas dans un lien direct ?

Dans la séance, dans cet entre-deux borné par l'arrivée et le départ, dans cet espace où se déploie le « sang mêlé » du fantasme transférentiel, s'éprouve aussi la consistance du temps – parfois fluide, parfois visqueux, parfois granuleux..., qui tantôt s'arrête, tantôt repart à toute vitesse – changements de rythme, décalages, essoufflements, syncopes... Le temps devient polymorphe, pervers, pris dans les rets du sexuel infantile qui envahit le champ psychique. Et puis, après le temps du dedans, il y a cet autre entre-deux, celui de l'entre-séances, ce temps du dehors marqué par l'absence et l'attente des retrouvailles, ce temps de la coupure, où s'éprouve peu à peu la perte de l'autre et son caractère implacable. Clotho la fileuse, Lachésis qui distribue les destins, Atropos l'inflexible qui coupe les fils de la vie. Pontalis (1992, p. 15) souligne ainsi que « la fameuse proposition « l'inconscient ignore le temps » a fait dire bien des sottises. Oui, il est hors du temps linéaire, irréversible, secondarisé, il se soucie comme d'une guigne de nos repères chronologiques, brouille les époques [...]. Mais il n'échappe pas pour autant à toute expérience du temps et à ce qui en est sans doute le noyau : l'expérience de la perte et de l'absence. L'inconscient, ce sont les temps mêlés, ce n'est pas l'intemporel ».

Les temps mêlés de l'inconscient, ce sont ceux des affects, de l'anachronisme – ce qu'on appelle la régression – que vient mobiliser toute séance avec son dispositif asymétrique auquel on n'a jamais fini de s'habituer. Cette régression (topique, temporelle, formelle), caractéristique du rêve, fait du temps de la séance un temps paradoxal, à la fois fini et infini, à la fois soumis au temps présent et mettant la temporalité psychique bloquée dans ce présent au défi de se démêler de ce qui la fige, de retrouver le mouvement de la vie qui ne peut aboutir qu'à la mort. « Le rapport de la fantaisie au temps est de façon générale très significatif, écrit Freud, on est en droit de dire : une fantaisie est comme en suspens entre trois temps, les trois moments temporels de notre activité de représentation [...] Ainsi donc du passé, du présent, du futur, comme enfilés sur le cordon du souhait qui les traverse » (Freud, 1908e/2007 p. 165). La pulsion investit le temps, le temps du fantasme est le temps du désir, à la fois elle refuse le verdict du temps tout en s'en servant à ses fins. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ?

Si les temps mêlés sont des temps empreints d'immédiateté, de la sexualité infantile et de son amour du mélange et de son refus des frontières, les temps démêlés sont alors ceux de l'ordonnement des générations : le temps du deuil, le temps de l'attente, de la séparation et de la déssexualisation, de la reconnaissance de la différence entre avant et après, entre le mort et le vif. Ce temps-là s'inscrit d'abord dans le vécu du corps qui change.

L'adolescence et la vieillesse ont en commun de forcer l'inconscient hors de son déni protecteur : plus question d'une enfance éternelle, plus question d'une jeunesse d'esprit qui fera fi du corps, celui-ci finit toujours par réclamer son droit à mourir.

Alors, peut-on vraiment dire que l'inconscient ne connaît pas le temps ?

## Références bibliographiques

- André J. (2010). *Les désordres du temps*. Paris, Puf.
- Aulagnier P. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant* 7 :191-220.
- Chervet B. (1997). Temps et processus de Temporisation. Se mourir ou les amours d'Eros. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1690-1698.
- Freud S. (1985c [1887-1904] /2006). Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899] /2003). L'interprétation du rêve. *OCF. P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1908e [1907]/ 2007). Le poète de l'activité de fantaisie. *OCF. P*, VIII : 159-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Girard M. (2022) Le temps, c'est les autres. *Psychanalyse et Psychose* 22 : 1-19.
- Green A. (2000). *Le temps éclaté*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Laplanche J. (2006). *Problématiques VI, L'après-coup*. Paris, Puf.
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF.P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
- Neyraut M. (1978). Les logiques de l'inconscient. Paris, Hachette.
- Pontalis J.B. (1992). Préface pour *Les délires et les rêve dans la Gradiva de Jensen* de Sigmund Freud. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (1997). Construire le temps. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1669-1674.